

LE MASQUE BLEU

— **T**U N'ES pas peu fier, camarade !

Non, Guido n'est pas peu fier. Cette année est celle de tous les fastes, de toutes les chances pour lui. Pensez donc : il vient d'être reçu premier au concours des Arts Appliqués – pourtant, on le dit peu intéressé par la peinture. En outre, il habite seul maintenant, dans une mansarde du quartier San Rocco ; ses parents, originaires de Padoue, l'ont établi dans cette enclave de la Sérénissime Venise afin que son âme y soit garantie de toutes les tentations. C'est déjà quelque chose d'avoir émancipé le fils cadet à 18 ans, une année tout juste après le mariage de l'aîné ! Guido s'est déclaré enchanté de sa résidence et de son quartier. Son âme y étant préservée, il a pu faire ce qu'il voulait de son corps, c'est-à-dire lui donner l'éducation à laquelle tout jeune homme aspire à cet âge, avec la bienveillante complicité d'une jeune courtisane... Tels sont les fastes les plus évidents de Venise.

Et ce soir, depuis quatre journées et nuitées bien remplies, le carnaval bat son plein. Un amateur de fêtes se doit d'y assister, assuré qu'il est d'y trouver en peu de temps tous les plaisirs de la vie. C'est du moins l'opinion parfaitement justifiée de Guido : après avoir essayé tous les masques, accompli toutes les frasques, défié tous les pouvoirs célestes et terrestres, le voilà qui s'apprête pour son tout premier duel !

D'où la remarque de son confrère et ami Carlo.

Carlo est un jeune rapin plein de talent sinon d'ambition. Lui aussi habite San Rocco, dans un vaste atelier prêté par son maître, qu'il partage avec quatre autres amoureux de ces beautés d'un soir qu'on mène par le bout du pinceau – mais jamais plus loin : Maître Fosca serait furieux si l'une de ces Vénus pour toiles de débutants devenait grosse par la faute de l'un d'eux ! Aussi, quand Carlo a envie de s'amuser un brin, il rend visite à son voisin Guido. Ils se vantent d'avoir défloré tout le quartier, comme se l'imaginent ceux de leur âge...

Il semble donc presque inévitable qu'un étudiant à peine tiré de l'enfance, sorti des jupes maternelles assez à l'étourdie, pour aller en soulever d'autres infiniment moins respectables, finisse par s'attirer quelque affaire. Et celles de coeur ou de moeurs sont les seules qui, dans toute la Sérénissime République, ne se règlent pas avec des ducats.

– Tu as pris une épée, au moins ?

Carlo s'inquiète : son ami va se battre dans une demi-heure à peine. L'aube va poindre. Ils seront même un peu en retard au rendez-vous de Malamocco s'il faut encore réveiller un gondolier abruti de sommeil éthylique, après une nuit de fête au bord du canal de la Giudecca. Et Guido part sans la moindre rapière ! Est-il inconscient ?

– Ne t'inquiète pas ! Je vais emprunter celle de mon cousin Anselmo Ripanelli. Nous allons passer par chez lui. Je lui ai fait remettre une lettre ce matin. Il doit nous attendre.

– Nous attendre ? Quand tous les masques sont de sortie ? Tu rêves !

– Anselmo n'a jamais porté de masque : bien trop avare pour sortir pendant le carnaval et se trouver entraîné dans quelque dépense ! Mais il me doit bien ce service pour le petit moulin que je lui ai fabriqué et offert le mois dernier. Allons vite !

Toujours le même, Guido ! Son logis ressemble à l'ancre d'un sorcier ou d'un fabricant d'engin de destruction. Carlo n'y pénètre jamais sans un frisson. Qui sait si les étranges machines que fabrique son ami ne vont-elles pas toutes lui échapper un jour ? Comme ce petit moulin : il permet d'écraser les grains de café que les navires ramènent des Amériques. Pour peu que Guido perde le contrôle de tous ces engins, c'est la fin de Venise !

Tout en se hâtant dans les ruelles, vers la Punta della Dogana, les jeunes gens se heurtent souvent à des groupes de masques, nobles ou roturiers, auxquels une nuit orgiaque fait perdre toute dignité. Costumes tachés, paillettes éteintes, les masques les regardent, lancent une plaisanterie ou une invitation à boire, puis les laissent passer leur chemin. Heureusement que l'alcool a déjà miné leur ardeur fêtarde, sans quoi nos éphèbes ne passeraient pas sans gage ! Plus question alors d'arriver à Malamocco pour le rendez-vous. Grande déception et honte mortelle pour Guido, qui passerait alors pour un couard !

Soudain, un pas cadencé fait retentir les échos de la venelle. Vivement, les deux amis ajustent leurs masques, Carlo sort une bouteille de dessous sa cape et, se prenant par la taille, bredouillant et hoquetant, ils entonnent un refrain paillard. C'est le guet : sept halberdiers qui les croisent sans ralentir leur marche, les honorant à peine d'un regard. Merveille ! la petite comédie a réussi. Guido faisait confiance à Carlo : Vénitien de naissance, le rapin sait que seuls les masques qui tiennent encore debout à l'aube ne sont pas arrêtés. Le carnaval de Venise vit surtout la nuit, et la ville appartient alors aux masques qui ont tous les droits, sauf de malmener un autre masque ou de profaner les édifices sacrés. Tel est l'aspect de la Sérénissime République lors de ce genre de réjouissances si populaires.

Enfin, voici la Punta della Dogana. Guido et Carlo sont en retard : le soleil rosit déjà le ciel, précisément au-dessus de Malamocco, comme pour se moquer d'eux.

– Ton petit vicomte sera furieux ! opine Carlo.

– Tant mieux, il n'en sera que moins habile ! Un bretteur en colère est déjà perdu !
Tant pis pour sa peau : il n'a qu'à ne pas lutiner la même fille que moi !

Inconséquent Guido ! Tu as tout de même de la chance : une gondole vient d'accoster. C'est la seule ici présente. Elle paraît venir de la Piazzetta, là-bas, de l'autre côté du canal San Marco. Guido, qui va héler le gondolier selon l'usage, suspend son geste et reste bouche bée : l'homme qui manoeuvre l'esquif typique n'a rien d'un gondolier : il porte un domino bleu, qui le couvre de la tête aux pieds. Ce n'est donc qu'un fêtard à la recherche de plaisirs inusités. Quelle malchance !

– Holà ! de la Punta ! clame le domino bleu, la voix assourdie par le tissu dont les trous oculaires sont les seuls orifices. Où donc allez-vous de si grand matin ?

– A Malamocco, répond Carlo. Mais vous n'êtes pas...

– Je suis votre messenger attitré, mes jeunes seigneurs.

– Que voulez-vous dire, Signore Domino ? interroge Guido. Si je puis...

– Oui, tu peux m'appeler ainsi, coquelet chantant du matin ! Je vous répète que je suis votre messenger.

– Quel messenger, *per bacco* ?

– Celui de la mort que tu recherches, oiselet sans branche !

Les deux amis se regardent, stupéfaits. Ils sont tombés sur un fou. Un fêtard simplement ivre ne manoeuvrerait pas une gondole avec cette aisance.

– Tu es rempli de vin, Domino ! dit Carlo. Le clapotis que j'entends, c'est celui du frascati qui glougloute jusque dans tes oreilles !

– Ne te moque pas du messenger de la mort, petit serpent ! Je suis venu vous annoncer qu'il n'est plus temps que tu ailles, toi – désignant Guido – tuer le vicomte Arezzi : il est déjà mort dans son palais. Inutile d'aller à Malamocco : tu ne l'y trouverais pas. Adieu !

Et il fait pivoter la gondole, qui se dirige vers le Grand Canal.

Guido et Carlo demeurent pantois. Quel est ce fou qui vient de leur conter de telles sornettes ? Il n'est assurément pas ivre, puisqu'il connaît même leurs intentions secrètes. En effet, seul eux-mêmes et le vicomte Arezzi étaient au courant. Quant au domino bleu, il s'en va ramant tranquillement, sans qu'ils songent à le rappeler...

De toute façon, il est trop tard maintenant pour aller au rendez-vous : le soleil est bien levé, irisant l'eau et coiffant de gloire les dômes de San Marco, là-bas, sur la rive d'en face.

Arriver en retard à un duel est une grave impolitesse. Mais pour l'instant, le jeune inventeur est à cent lieues de ces pensées :

– Vite, courons au pont ! Nous y trouverons peut-être des gardes ! Ce domino ne doit pas nous échapper !

Carlo ne répond pas, ne s'étonne même pas. A cet instant, il ne demande qu'à agir pour sortir de son apathie qui devient gênante. Pourquoi serait-il nécessaire de rattraper ce fou masqué ? Que lui veut cet autre fou de Guido ? Mais Carlo suit son ami partout – y compris dans les duels manqués ! Alors, il court à sa suite vers le pont de l'Académie.

Chance ! Quand ils y arrivent, un groupe de gondoles pleines de fêtards s'apprête à passer dessous. Les deux amis ont perdu de vue le domino bleu, mais les autres masques l'auront sûrement remarqué. Dans ce cas, ils ont dû l'arrêter car tout masque solitaire est une proie facile pour d'autres. Il ne sera pas au bout de son troisième gage que ses poursuivants lui auront déjà mis la main au collet – ou plutôt, au domino !

– Holà, les masques ! Avez-vous vu passer un domino bleu ? crie Guido.

– Oui, oui, il est ici, avec nous ! répond une femme au masque de grue couronnée.

– Venez le rejoindre ! appellent ses compagnons. Sautez à l'eau, on vous repêchera. Ce sera votre premier gage. Sinon, gare à vous !

Guido semble se décider : il enjambe la balustrade, à la grande surprise de Carlo. Il va donc plonger depuis le pont rien que pour rattraper ce plaisantin en domino bleu ?

– Ne saute pas, idiot ! Cela vaut-il...

Des cris, de terreur cette fois, l'interrompent : plusieurs masques se penchent, comme pour repêcher quelqu'un. Guido se dégage et plonge. Dans l'eau sombre et glaciale, il se cramponne à la plus grande gondole, dont les occupants s'agitent et hurlent :

– Gino ! Gino ! Il est mort !

**Lisez la suite dans *le Masque bleu et autres nouvelles dans la Venise du 16^{ème} siècle*
(à commander sur ce site)**